

LA REINE MARY

“Je suis en outre encouragé par la conviction que j’ai, en ma chère femme, quelqu’un qui m’aidera constamment dans tous mes efforts pour le bien du peuple.” — (Extrait de la proclamation du roi Georges V.)

LA chose est certaine, ils vont être deux à régner, à veiller sur le salut de la patrie et du trône.

Notons, en passant, que le roi Georges V et la reine Mary sont mieux connus en Australie, en Nouvelle Zélande, au Canada, aux Indes—qu’en Angleterre.

Ces Anglais d’outre-mer ont cette fois un roi et une reine qui sont avec eux corps et âme et qui incarnent tout ce que nos voisins et amis rêvent dans leur drapeau : l’Union Jack. Parmi les plus enthousiastes, il convient de citer les Australiens qui saluent en leurs nouveaux suzerains ceux qui vinrent chez eux ouvrir le premier parlement de leur émancipation. Dans cette vaste et riche république australienne, tout le monde adore la princesse “Mary.” La bonté de son cœur et la finesse de son esprit et la grâce de sa personne sont actuellement le sujet de toutes les conversations.

Ce ne fut pas un mariage banal que celui de cette princesse. Il y aurait là un sujet de roman, que ne dédaignerait pas plus un Bourget ou un Bataille. Cela vaut d’être conté. L’idylle royale éclaire comme un phare le règne qui commence.

gleterre. L’affection que portait cette grand’mère à la fille unique de la princesse Mary de Cambridge et du duc de Teck était vive. La “princesse May,” diminutif que lui donna la reine Victoria, fut élevée à la cour. L’intelligence précoce et les dispositions studieuses de l’enfant s’alliaient délicieusement avec un naturel enjoué et espiègle.

Le fils aîné du défunt roi, le duc de Clarence, fit à la jeune femme une vraie cour d’amoureux et la perspective de ce mariage mit le comble aux vœux de la reine Victoria.

Hélas ! quelques mois après l’annonce des fiançailles, le duc de Clarence mourut.

Ce fut un poignant chagrin pour la famille royale, et tout le peuple anglais déplora le sort de la “bonne princesse May.”

Avant de mourir, le duc avait écrit à la reine : “Il faut que May ait un mari digne d’elle ; je n’en connais qu’un, c’est George, mon bien-aimé frère, mon compagnon de voyage. Il l’aimera comme moi je l’aime. La certitude que mes parents et la reine feront leur exaucer ce vœu adoucit mon chagrin de vous quitter.”

Le prince George ne fut pas informé du désir de son frère mourant. Insensiblement, l’affection qu’il ressentait pour la princesse May devint plus profonde ; mais quand l’idée de lui faire la cour germa dans son esprit, le futur roi d’Angleterre, toujours timide auprès des femmes, ne put se décider à demander à la fiancée de son frère de devenir la sienne. On eut beau lui donner les meilleures raisons d’Etat, de famille et de cœur, rien ne put le faire sortir de sa muette adoration.

“Faint heart never won fair lady,” dit un vieil adage anglais : Cœur défaillant ne fit jamais la conquête d’une jolie fem-

Il y avait une fois une charmante petite fille dont raffolait une grande reine d’An-